L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 16 SEPTEMBRE 1889. 63ème Année

Dufour & Bonnet, Propriétaires-Éditeurs.

Entered at the Post Office at New Orleans, La. a Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 16 SEPTEMBRE 1889.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

Édition quotidienne.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi à la semaine, avec les porteurs.

Édition hebdomadaire.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

VENTES DE CE JOUR.

Par Baumgarden & Friedrichs. — Au local, coin des rues Marais et Port.—Un stock de groceries, meubles de maison et effets mobiliers.

La population en France, en 1888.

Comme suite au rapport que nous avons publié, samedi, nous reproduisons l'article suivant du *Temps* :

Parmi les observations que provoque la publication de la statistique démographique pour l'année 1888, nous avons dû réserver celles qui concernent les mariages et les enfants naturels.

Le nombre des mariages diminue constamment depuis l'année 1884. Du chiffre de 289,555 il est descendu à 276,848, et la légère amélioration que l'on avait constatée de 1880 à 1884 s'est tellement effacée, que la moyenne des deux dernières années est inférieure au minimum qui avait été relevé depuis la guerre.

Il serait nécessaire, pour pouvoir apprécier utilement ces différences, non seulement de comparer la proportion des mariages au chiffre de la population totale, mais surtout à la population "mariable", si l'on peut s'exprimer ainsi. Dans les graphiques et les cartogrammes qui accompagnent leur ouvrage sur le dénombrement de 1886, MM. Vannaque et Tarquan indiquent, département par département, la proportion des personnes mariées par rapport à la population. On voit ainsi que le département de Lot-et-Garonne possède 52 personnes mariées sur 100 habitants. Mais ces rapports n'ont pas une grande signification ; en effet, dans les départements où le nombre des enfants est très considérable, comme la Creuse, le Finistère, les Côtes-du-Nord, le Nord, la Haute-Vienne et Saône-et-Loire, la population infantile vient modifier dans une très large mesure la moyenne départementale. Aussi les démographes se proposent-ils maintenant de prendre pour termes de comparaison des éléments essentiellement comparables. Si nous sommes bien informés, les statistiques officielles contiendront ultérieurement des renseignements sur le nombre des mariages rapporté à la population en âge de se marier. Ce travail, assez délicat à établir, il ne faut pas se le dissimuler, permettra de préciser davantage les termes du problème.

Il est permis de se demander, en attendant la publication de ces intéressants documents, s'il n'y a pas une certaine corrélation entre la réduction du nombre des mariages et l'augmentation proportionnelle du nombre des naissances d'enfants naturels. Car il est un fait indéniable, c'est que les naissances illégitimes progressent d'une manière presque constante, alors que les naissances légitimes ont une tendance manifeste à décroître. Dans le département de la Seine, l'ensemble des naissances d'enfants naturels atteint le tiers total des naissances légitimes. Il est vrai que ce résultat n'est nullement imputable à l'immoralité par trop proverbiale de la "grande ville."

Nombre de jeunes filles subornées viennent à Paris faire leurs couches: elles savent que l'Assistance publique se montre très libérale pour elles et, d'autre part, que leur faute peut être facilement cachée, sinon à leurs familles, tout au moins à leurs amis. En outre, il ne faut pas oublier que les reconnaissances et les légitimations sont très fréquentes à Paris. Ainsi, l'année dernière, si les registres de l'état civil ont mentionné la naissance de 17,043 enfants illégitimes, il y a eu 8,153 enfants qui ont été reconnus par l'un des parents ou par les deux parents, soit au moment de la naissance, soit quelque temps après. On a relevé encore 1,866 légitimations d'enfants qui n'avaient pas été reconnus, et on n'a pas constaté moins de 2,319 mariages avec légitimation d'enfants. Voilà des faits qui atténuent singulièrement le renom que l'on est tenté parfois d'attribuer un peu légèrement à Paris.

Quoi qu'il en soit, le rapport des naissances illégitimes aux naissances légitimes dans la France entière est supérieur aujourd'hui de 9 0/0. Et il y a des départements où cette moyenne n'est pas atteinte, il en est d'autres, comme le Pas-de-Calais, la Seine-Inférieure, le Rhône, le Nord et l'Eure, où elle est dépassée. Incontestablement, bien des causes concourent à ce déplorable résultat. Mais les difficultés réelles qui surgissent au moment de l'accomplissement des formalités légales du mariage ne sont-elles pas un motif sérieux à la légitimation des "unions libres" qui se créent si souvent dans les grandes villes ?

A la campagne, l'existence est calme, pondérée; on n'a pas cette vie surmenée des grands centres industriels ou commerciaux. Le travail qui n'est pas fait un jour peut, à la rigueur, être remis au lendemain. Aussi les formalités du mariage s'accomplissent-elles sans grande hâte et aussi sans perturbation profonde dans la vie de chaque jour. La mairie n'est pas loin; le maire ou son secrétaire de mairie n'ont pas tant d'occupation, qu'ils ne puissent faciliter le plus qu'ils peuvent la délivrance des pièces qui sont nécessaires pour que l'officier de l'état civil puisse unir les deux conjoints.

Dans les villes, au contraire, tout le monde est affairé. Le public ne s'adresse pas directement aux autorités municipales: il est en contact avec des employés subalternes dont le temps est compté et qui, malgré la complaisance dont ils pourraient faire preuve, ne peuvent rendre pratique la livraison des actes authentiques que la loi a jugés nécessaires. Il faut aller plusieurs fois à la mairie, ce qui est une perte de temps, par conséquent une perte d'argent, car les heures consacrées aux promenades dans les bureaux sont le plus souvent des heures de travail perdues. Puis, les conjoints ne sont pas, la plupart du temps, originaires de la ville où ils se marient: il faut qu'ils écrivent à leur pays natal, pour demander leur acte de naissance, les actes de mariage ou de décès de leurs parents, les autorisations légales si les futurs n'ont pas leur majorité. De là de nouvelles pertes de temps, de nouveaux dérangements, de nouveaux retards. Bien heureux si un employé de mairie ne risque pas de faire manquer le mariage par un libellé inexact du prénom de l'un des conjoints ou même d'un des ascendants. Erreur n'est pas compte, en cette matière, et notre administration, impeccable par principe, ne répare pas elle-même ses erreurs: c'est au public qu'il appartient de faire corriger les fautes des scribes municipaux.

Comment veut-on que, dans ces conditions, les individus chez qui les sentiments de morale ne sont pas profondément enracinés, surmontent les inconvénients qui résultent de ces dérangements? Et puis l'"union libre" ne leur paraît-elle pas pleine de séduction en raison des facilités de dénouement amiable qu'elle semble réserver?

Qu'on y veuille bien songer: sans accorder aux paperasseries administratives une influence prépondérante sur la diminution des mariages et la progression des naissances illégitimes, on doit reconnaître qu'il y a des réformes à apporter dans le fonctionnement [illegible] des services de l'état civil. Ne pourrait-on pas, tout d'abord diminuer quelque peu le coût des expéditions des actes [illegible]? Ne pourrait-on pas, en outre, établir une rémunération [illegible] à l'avance et au moyen de laquelle la mairie qui recevrait la demande de mariage se procurerait par correspondance les actes nécessaires? Dans les familles pauvres, où le temps est précieux, [illegible] une légère [illegible] pour éviter les allées et venues que [illegible] actuel rend inévitables. Quels services une petite réforme de ce genre ne rendrait-elle pas aux intéressés!

FEUILLETON.

CALOMNIÉE.

PAR JEAN COURTI.

(*Suite.*)

—N'ajoutez pas une parole de plus à cet odieux persiflage. J'ai pensé qu'il était de mon devoir de vous apprendre que Mme de Plœrnel n'a pas été de force à lutter contre vous et qu'un malheur cruel l'a subitement frappée: votre belle-sœur est devenue folle. Je voulais vous prévenir aussi afin d'éloigner de vous toute inquiétude touchant la rareté de mes visites à l'avenir. Tous mes moments de liberté seront consacrés à Mme de Plœrnel. Si elle vient à mourir, ma cousine Anna ne sera pas seule au chevet de sa mère.

—Après la syncope, la folie. Rien n'y manque, répondit avec incrédulité Mme de Marcilly. Votre intention n'est pas, je présume, d'élire domicile rue des Acacias. Ces intrigantes veulent vous accaparer et se jouent de votre extrême naïveté. Je crois peu aux folies instantanées, à moins de précédents, et il serait de la dernière inconvenance vis-à-vis de moi de vous déclarer le champion de deux femmes que je refuse de recevoir pour des raisons que vous n'avez ni à juger, ni à apprécier.

—Je ne suis plus un enfant, dit Georges, je sais ce que j'ai à faire. Du reste, brisons là, reprit-il avec vivacité; je suis honteux et humilié de votre conduite. Après le douloureux spectacle auquel j'ai assisté cette nuit, vous entendre railler une malheureuse que vous avez accablée me met hors de moi et me ferait oublier le respect que je vous ai porté jusqu'ici. Mon devoir est de prévenir mon père de la folie de ma tante. Est-il chez lui?

—Voudriez-vous exciter davantage votre père contre moi en l'initiant à nos dissentiments?

—Je n'ai pas à mettre mon père au courant de ce que vous appelez nos dissentiments. Mon père est le chef de la famille, et je manquerais à tous égards envers lui en ne l'instruisant pas d'un si terrible événement.

—C'est donc sérieux cette folie? dit Mme de Marcilly, qui finit par comprendre combien les sarcasmes à ce moment devaient être odieux à son fils, si celui-ci n'avait rien exagéré.

—Regardez-moi, ma mère, et voyez si j'ai l'air d'inventer ce que je dis.

Non, certes, Georges était loin d'inventer quoi que ce soit, et en l'examinant Mme de Marcilly comprit que la nouvelle n'était que trop vraie. La tristesse poignante de son fils, l'expression tragique de son visage, les reproches muets de son attitude firent tressaillir cette femme.

—Voyons, dis-moi bien ce qui arrive, interrogea celle-ci, gagnée par l'anxiété. Raconte-moi ce qui s'est passé, et surtout n'exagère rien.

—Exagérer! reprit Georges amèrement. Allez rue des Acacias et vous contemplerez votre ouvrage. Le mal que vous avez fait est irréparable, et tout ce que je vous dirais ne saurait peindre l'horreur du spectacle que j'ai eu cette nuit.

—Mais, enfin, on ne devient pas fou ainsi!.... Et en admettant qu'elle le soit, pourquoi m'en rends-tu responsable?

—Pourquoi je vous en rends responsable? répondit Georges, indigné de l'entêtement persistant de sa mère à ne pas reconnaître ses torts. Et c'est à moi que vous faites cette question? A moi, qui suis au courant de votre conduite envers votre belle-sœur? Je laisse à votre conscience le soin de vous répondre. Depuis le retour de pension d'Anna, vous vous êtes acharnée, vos sœurs et vous, contre ces deux malheureuses femmes. Vous avez humilié, chassé la mère, calomnié la fille; vous n'avez rien épargné pour les perdre l'une et l'autre. Ne m'avez-vous pas dit à moi-même que vous ne vouliez pas exposer les personnes avec qui vous êtes en relations à se rencontrer chez vous avec elles?.... Tous vos amis et connaissances se sont déchaînés contre elles et ont servilement aggravé le mal que vous aviez fait vous-même. Un instant cependant vous pouviez encore racheter votre faute. Ce jour-là, vous avez cédé à un avis intéressé de Pontbriand et vous avez méconnu la promesse que vous m'aviez faite. Eh! bien, le malheur que je craignais est arrivé. Un nouvel outrage est venu instruire ma pauvre tante de vos calomnies. En ce moment, elle est folle; demain peut-être, elle sera morte. Entendez-vous bien, ma mère? Voilà votre ouvrage. Applaudissez-vous-en.

—Ce que tu me dis me confond, et je regrette amèrement ma vivacité envers ta tante; je n'avais pas prévu qu'un tel malheur pût en résulter. M. de Pontbriand, qui est un homme sérieux, m'avait prévenue des bruits extrêmement graves répandus sur le compte de Mme de Plœrnel. J'ai dû croire que ces bruits étaient fondés réellement.

—M. de Pontbriand, répondit Georges à sa mère, n'est pas seulement un homme intéressé, c'est un lâche!.... Et voilà l'homme que vous honorez d'avoir pour gendre!....

—M. de Pontbriand n'a répété que ce qu'il a entendu, et il l'a fait dans un bon motif.

—M. de Pontbriant n'est qu'un misérable qui se venge! Il y a deux jours, il sollicitait humblement la main de ma cousine Anna. Il a été refusé, et, craignant sans doute qu'une réconciliation avec votre belle-sœur ne provoquât entre vous des confidences qu'il redoutait, il s'est acharné à achever de perdre nos parentes dans votre esprit.

—Gontran aurait demandé ta cousine en mariage? C'est une plaisanterie!

—Je vous apporterai sa lettre. Le jour même de son refus, il vous a joué une comédie d'amour pour ressaisir la dot de Marie. Voilà pourquoi, en cette circonstance, je n'ai pu être à l'unisson de votre joie et m'extasier, comme vous, sur son désintéressement.

—M. de Pontbrian, selon toi, ne serait donc qu'un habile comédien?

—Habile n'est pas le mot. Le fait est qu'il aime votre argent. C'est un viveur qui trouve bon de rétablir sa fortune avec la dot de ma sœur, et il a fallu qu'il fût bien épris d'Anna pour renoncer au million de Marie. Ce refus l'a exaspéré; il n'épouse pas seulement la dot, il épouse aussi votre haine, et vous aurez en lui un auxiliaire préparé à tout.

—Épargne-moi, Georges, car je suis désespérée, et je vais commencer par exécuter ce beau monsieur!

—Si j'ai un conseil à vous donner, n'en faites rien, ma mère; laissez ignorer à Marie l'infidélité de son fiancé. Je connais ma sœur, le nom seul de Pontbriand l'éblouit; elle veut être marquise. Si vous lui apprenez la défection de Pontbriand, elle sera cruellement mortifiée, mais elle épousera celui-ci quand même, quitte à le lui reprocher après. Ne soyez donc pas le prétexte de discordes qui éclateront certainement, un jour ou l'autre, entre ces deux êtres qui s'unissent sans que le cœur y soit. Gontran épouse un million, Marie épouse un titre.

—Mais ma fille sera malheureuse......
La pauvre enfant se croit aimée.....

—Ma sœur ne doit pas être aussi naïve. Laisser aller les choses telles qu'elles sont. Pour moi, il me sera très désagréable d'être le beau-frère d'un être que je méprise, mais je connais mieux que vous le caractère de votre fille, et je suis convaincu que, plus on luttera contre son mariage, plus elle mettra d'entêtement à le vouloir. Marie est majeure, et ce qu'elle veut, elle le veut bien.

Mme de Marcilly sentait que son fils avait raison. Elle était humiliée de le voir si bien apprécier la sécheresse de cœur de Marie. En ce qui la concernait, elle était partagée entre deux sentiments; le remords et l'ennui de tout ce qui arrivait. Désireuse de se réhabiliter aux yeux de Georges, elle devint plus douce et s'inquiéta de la maladie de Mme de Plœrnel.

—Que dit son médecin, demanda-t-elle, car je suppose qu'elle est bien soignée?

—Le médecin insiste vivement pour que ma tante soit soignée dans une maison de santé, mais ma cousine s'y est opposée. Malheureusement, les voisins se plaignent, et il va falloir transporter ailleurs la malade.

Mme de Marcilly réfléchit un instant. Elle eut la même idée que Georges; une partie de l'hôtel était inoccupée, on pourrait la mettre à la disposition d'Anna. Seulement la pensée de ses filles lui revint aussitôt à l'esprit. Elle songea à l'opposition que ce projet trouverait auprès d'elles. Néanmoins, son bon argument prévalut.

—Va trouver ton père, dit-elle à Georges. Instruis-le du malheur qui frappe Anna. S'il offre de recevoir ta tante à l'hôtel, je n'y mettrai aucune opposition.

M. de Marcilly n'était pas rentré. Georges, en attendant le retour de son père, se jeta sur son lit; mais l'inquiétude l'empêcha de dormir. Il songeait à Anna. Accepterait-elle un asile à l'hôtel? Non, sans doute. Il faudrait toujours revenir au premier projet de chercher et retenir quelque part une maison.

M. de Marcilly venait de rentrer. Son fils, aussitôt prévenu, alla le joindre dans son cabinet. Mme de Marcilly s'y rendit également.

Elle savait bien que Georges était incapable d'irriter contre elle le chef de la famille, mais elle redoutait, d'un autre côté, qu'il n'épargnât pas suffisamment ses sœurs, en sorte qu'elle se tenait prête à défendre celles-ci, au cas où elles seraient attaquées trop vivement.

—Mon père, dit Georges, je viens vous annoncer un grand malheur. Ma tante de Plœrnel est folle et mourante. Anna et sa vieille servante sont seules au chevet de cette infortunée.

—Folle! s'écria M. de Marcilly. Mais c'est épouvantable ce que tu m'apprends là! Comment cela est-il arrivé?

—Une foule de circonstances y ont concouru, répondit Georges. Vous savez, mon père combien l'existence de ma tante était paisible et calme. Le retour d'Anna avait changé sa vie. L'éclatante beauté de votre nièce a provoqué des jalousies et des haines; la médisance et la calomnie s'en sont mêlées. Votre belle-sœur a été insultée de toutes les façons. En dernier, une lettre anonyme, où l'on offrait d'acheter Anna, a porté un coup funeste. Ma tante est devenue folle.

—Pauvre femme! dit avec une pitié sincère M. de Marcilly.

Et se tournant vers sa femme;

—Vous ignoriez donc ce qui se passait chez votre belle-sœur? Pourquoi la voyait-on si peu ici? C'était pourtant le cas de lui ouvrir votre maison et de lui servir de sauvegarde. Ce malheur ne serait pas arrivé si Mme de Plœrnel s'était senti soutenue par sa famille.

—J'apprends comme vous, à l'instant, ce douloureux événement, répondit Mme de Marcilly, et j'avais proposé à Georges, si toutefois vous n'y voyez aucun inconvénient, d'installer ma belle-sœur dans la partie libre de notre maison. On refuse de la garder plus longtemps dans la maison où elle est. Anna, de son côté, ne veut pas consentir à ce qu'on conduise sa mère dans une maison de santé. Elle entend la soigner elle-même.

—Elle a, pardieu! raison, dit M. de Marcilly, et rien que ce sentiment témoigne en sa faveur. Je connais des filles qui seraient incapables d'un pareil dévouement.

Si Mme de Marcilly n'avait pas redouté une explication qui eût tourné à sa confusion, elle aurait répondu avec aigreur à l'allusion de son mari. La prudence lui conseillait le silence, elle se contenta de se mordre les doigts.

M. de Marcilly proposa d'aller chercher lui-même la malade, mais Georges redoutant le refus d'Anna, répondit qu'il irait lui-même s'en entendre avec sa cousine et qu'il rapporterait la réponse de celle-ci.

—Pourquoi donc refuserait-elle? dit M. de Marcilly; son séjour ici est la seule solution qui soit convenable. Il me semble que ta cousine acceptera avec reconnaissance l'hospitalité que nous lui offrons.

Mme de Marcilly, elle, avait tout motif pour en douter et elle redoutait tout particulièrement le refus d'Anna. Son mari, en effet, ne manquerait pas de vouloir connaître la cause de ce refus et de remonter ainsi à l'origine même de la catastrophe. C'est cette enquête que redoutait le plus Mme de Marcilly.

XVIII.

Au numéro 90 de la rue de Monceau, habitait, comme nous le savons, le général Morand. Depuis plusieurs jours, le vieil infirme se sentait triste et mécontent. Il s'était vainement fait conduire au Bois, chaque jour, sans jamais rencontrer Mmes de Plœrnel. Cela contrariait vivement l'affection paternelle qu'il ressentait pour Anna. La voix argentine de la jeune fille était allée au cœur, et sa pensée gardait présente l'éclatante vision de jeunesse qu'il avait eue. C'était pour lui une amère déception que de ne plus rencontrer ses amies au rendez-vous qu'il leur avait assigné.

Le général était taciturne et maussade. Jean s'efforçait en vain de l'égayer, mais l'ancien ordonnance devenu l'*alter ego* de son maître, n'y parvenait pas: en sorte qu'il se prenait à maugréer, lui aussi, d'un éloignement qu'il était impossible de s'expliquer.

—Mon général, disait parfois le vieux serviteur pour faire diversion, ne voulez-vous pas que je vous lise votre journal? Je vois une nouvelle décision concernant l'armée.

—Rien ne m'intéresse plus, mon vieux camarade, répondit le général, et vois-tu, quand on est vieux comme moi, on devient ennuyeux, et tout le monde vous abandonne.

—Mon général, vous n'êtes pas juste. Vous parlez par sous-entendu, et on, je sais bien sur les deux dames que nous ne voyons plus au Bois. Elles sont peut-être malades; la petite demoiselle avait un si bon cri de joie quand elle apercevait votre voiture que je crains qu'il ne leur soit arrivé quelque chose de fâcheux. N'avez-vous pas leur adresse? Voulez-vous que j'aille aux informations?

—Tu as raison, Jean. Je doute toujours des autres. Cette jeune fille est bonne; elle a vu combien j'étais heureux de la sympathie qu'elle me témoignait, et pour me laisser me morfondre tous les jours à les attendre, il faut que sa mère ou elle ait été malade. Appelle Joseph, qui restera auprès de moi, et va rue des Acacias prendre des nouvelles de ces dames et leur présenter mes respects.

A peine avait-il donné cet ordre, que Joseph apparut avec un plateau à la main; c'était la lettre d'Anna. Le vieux général n'avait plus de famille et ne recevait que des lettres d'affaires; celle-là lui causa une émotion singulière. Il eut comme un pressentiment qu'elle venait des dames de Plœrnel. Aussi l'ouvrit-il précipitamment, et la tendant à Jean, il lui ordonna d'en faire tout haut la lecture.

On connaît le contenu de cette lettre.

—Oh! la malheureuse enfant! s'écria le général dès qu'il fut au courant. Eh! quoi, une lettre outrageante aurait rendu sa pauvre mère folle, et c'est à moi qu'elle songe dans son chagrin. Chère petite, comme c'est bien à elle de avoir songé à me prévenir de son malheur et à chercher auprès de moi la force morale dont elle a besoin!.....Quel courage! quelle énergie! Elle refuse de laisser soigner sa mère dans une maison de santé et entend se dévouer tout entière à l'infortunée malade. Ah! c'est bien, cela! c'est digne d'admiration! J'irai moi-même voir ces dames, oui, moi-même. Et maintenant, j'y songe. Pourquoi ne mettrais-je pas à la disposition de ces intéressantes victimes la villa que je possède au parc de Neuilly? Par là, nul ne sera incommodé et ne sera fondé à se plaindre, et l'on pourra donner à la malade tous les soins que son état exige. Jean, fais appeler mes porteurs; je voudrais déjà être parti.

—Mais, mon général, ne craignez-vous pas d'être cahoté. Puis vos porteurs sont habitués à votre grand escalier; si celui de la maison qu'habitent ces dames est étroit, comment ferons-nous?

—Sacrebleu! Jean, ne m'ennuie pas avec tes objections. Mes hommes sont intelligents et adroits; ils trouveront moyen de me hisser sans accident. En tout cas, en me portant, n'importe comment. Je veux voir ma jeune amie et la forcer à accepter ma maison du parc; il faut que je gagne à ma cause le médecin, la vieille servante. Quant au cousin Georges, j'en fais mon affaire; un capitaine me doit obéissance.

Jean n'essaya pas de lutter contre la volonté de son maître. Lui-même était sûr des porteurs. Ils étaient au service du général depuis des années; leur place était une sinécure, car, habitant le rez-de-chaussée de son hôtel, le vieil infirme se faisait monter rarement aux étages supérieurs. Ces deux hommes, anciens soldats, s'étaient dévoués pour leur général quand, blessé, il était tombé au champ d'honneur; c'étaient eux qui l'avaient porté à l'ambulance au péril de leur vie et sans s'inquiéter des balles prussiennes. La paix signée, le général les avait pris à son service; ils vivaient en rentiers. Bien payés, bien nourris, ils étaient non moins dévoués que Jean. Tous les deux se seraient jetés au feu pour leur maître.

On installa le général dans une vénérable chaise à porteurs,—la petite voiture ne servait que pour aller au Bois,—et l'on prit le chemin de la rue des Acacias. Inutile de dire que cette restitution du passé fit sensation; tous les passants se retournaient pour voir cette chaise à porteurs et croyaient à une gageure. Hélas! le général ne songeait pas à s'amuser.

Il était peu enclin, au contraire, à ce moyen de transport; mais on connaît le proverbe: "Nécessité fait loi." Il lui semblait dur surtout d'entendre les gamins s'égayer à ses dépens tout le long de la route; il est vrai qu'une préoccupation plus grave, celle d'arriver à terme, écarta cette fâcheuse impression.

Ainsi qu'on l'avait prévu, l'escalier de la maison habitée par les dames de Plœrnel était trop étroit. Le général exigea qu'on le portât quand même. On alla chercher une simple chaise, et les porteurs, à bras tendus, montèrent leur maître. Arrivés sur le palier de Mme de Plœrnel, ils sonnèrent, et la vieille Marie accourut ouvrir.

Elle fut interdite à la vue de ces trois hommes entourant une chaise sur laquelle un vieillard était tranquillement assis. Elle les regardait sans dire un mot.

—N'ayez pas peur, ma bonne dame, dit le général, c'est un ami qui vient voir vos maîtresses. Annoncez, je vous prie, le général Morand.

—Mille excuses, monsieur, mais j'étais si troublée, je ne savais pas....

Et la vieille servante courut prévenir Anna.

A la vue du général, qui avait fait un si grand effort pour accourir à son appel, la pauvre enfant fut saisie d'une telle reconnaissance qu'elle se jeta au cou du vieillard.

—Que vous êtes bon! lui disait-elle, émue et les yeux remplis de larmes. Si vous saviez dans quel état est ma pauvre mère! Je suis bien malheureuse, et vous voir en ce moment est une grande consolation pour moi. Pourra-t-on vous transporter dans sa chambre?

—Ne craignez-vous pas, chère enfant, que ma vue ne produise une émotion à votre bonne mère?

—Plût à Dieu qu'elle pût vous reconnaître! dit Anna. Je n'ai pas cet espoir. Ma mère ne reconnaît plus personne.... pas même moi, ajouta-t-elle en pleurant.

Le général fit un signe à ses porteurs, et Anna le précéda dans la chambre de Mme de Plœrnel.

Le cœur du général se serra douloureusement. Il n'aurait jamais supposé que quarante-huit heures de maladie auraient exercé de tels ravages sur la pauvre femme. Elle était livide; ses yeux cernés et creux regardaient avec fixité. Quand elle aperçut ces visages étrangers, elle voulut s'élancer hors du lit. Solidement maintenue, ses efforts restèrent impuissants. Elle se prit alors à jeter de grands cris.

—Elle est ainsi depuis deux jours, dit Anna avec tristesse; la dernière potion n'a produit aucun effet. Nous attendons le docteur et aussi mon cousin, qui, je l'espère, aura trouvé un refuge pour nous, car les voisins ne veulent pas que nous passions une nuit de plus dans cet appartement.

—Je suis très aise, dit le général, de me rencontrer avec votre médecin et aussi avec M. Georges. Nous allons avoir une consultation de famille. J'ai un projet, ma chère enfant, que je vous communiquerai quand tout ce monde s'intéressant à vous et à votre mère sera réuni ici.

Anna serra la main du général. L'affection de ce vieillard la consolait, c'était comme une force pour elle. Pour rester auprès de sa mère, elle avait imposé sa volonté et avait vaincu sa faiblesse; mais sa jeunesse avait besoin d'un appui, et elle se sentit plus forte maintenant qu'elle l'avait trouvé.

Le médecin arriva à quatre heures précises. Anna le présenta au général, qui lui tendit affectueusement la main.

—Je vous remercie, docteur, des bons soins que vous donnez à ma pauvre amie et je vous en suis très reconnaissant. Trouvez-vous quelque amélioration depuis ce matin?

—Je vais vous le dire, général.

Il plaça son thermomètre sous le bras de Mme de Plœrnel.

—Oui, la fièvre est moins forte, et la température du corps a une tendance à descendre.

—Cependant, elle reste folle....

—Elle le sera encore quelque temps. Nous ne sommes qu'au début de la maladie, et ceux qui entreprennent de la soigner doivent s'armer de patience.

—Docteur, dit Anna, la potion ne calme plus ma mère; elle a été très agitée une partie de la journée.

—Nous allons changer la potion, ma chère demoiselle. Faites-moi donner, je vous prie, ce qu'il faut pour écrire.

Pendant que le docteur rédigeait son ordonnance, Georges entra.

Il ne connaissait pas le général, mais il le reconnut au portrait que lui en avait fait sa cousine.

Anna les présenta l'un à l'autre, et le vieillard, qui voulait gagner Georges à sa cause, fut d'une amabilité charmante pour le jeune homme.

—Voulez-vous que nous soyons amis, monsieur Georges? lui dit-il cordialement. Ces dames m'ont dit tant de bien de vous que je me sens tout disposé à vous aimer. Je sais combien vous êtes bon et dévoué pour vos malheureuses parentes; c'est en ce moment surtout que nous devons nous unir pour les protéger. Les amis qu'on trouve dans le malheur sont les seuls bons, et il ne faut pas les rejeter. Votre cousine a besoin d'être soutenue dans la lourde tâche qu'elle s'est attribuée....

—Merci, mon général, répondit Georges; votre amitié me rend fier et heureux, et je vous en suis très reconnaissant. Je viens soumettre à ma cousine une idée qui aura, je l'espère, votre approbation. Je suis chargé par ma famille d'offrir à Anna le second étage de notre hôtel; il est grand, vaste, et ma tante recevra tous les soins nécessaires.

—C'est impossible!...., dit Anna.

Elle se repentit aussitôt de s'être exprimée si vivement; mais la pensée d'emmener sa mère chez Mme de Marcilly la révoltait.

—Pardonnez-moi, Georges, lui dit-elle à voix basse; mais revoir votre mère, vos sœurs, serait un supplice au-dessus de mon courage. Laissez-moi guérir ma mère, et plus tard, le temps aidant, j'oublierai sans doute le mal qu'on lui a fait.

—Mes enfants, et vous docteur, dit le général intervenant, veuillez m'écouter. La proposition de mon ami Georges mérite d'être prise en considération, et ma jeune amie est assez raisonnable, en cette circonstance, pour écarter tout grief. Il faut savoir gré à vos parents, capitaine, de la bonne pensée qu'ils ont eue. Je ne vois qu'un inconvénient à la solution qu'ils proposent. C'est que Mme de Plœrnel, enfermée dans un hôtel au centre de Paris, quelque vaste qu'il soit, ne jouira jamais de l'air vif et pur qu'elle aurait à la campagne. Nous entrons en été; la convalescence de notre chère malade peut être longue. Ne vaudrait-il pas mieux lui trouver dans la banlieue de Paris, à proximité de nous tous, une villa plus isolée, plus aérée, et où Mme de Plœrnel aurait un jardin pour se distraire dès que son état lui permettrait de sortir? Que dites-vous de mon idée, docteur?

—Je la trouve excellente, général. Le tout est de la réaliser.

—C'est mon affaire, répondit le général. J'ai justement la propriété qui convient, et j'espère bien que nos jeunes amis ne me feront pas l'affront de refuser l'offre que je leur fais d'une demeure qui ne me sert à rien. On y transporterait au plus tôt Mme de Plœrnel. Sa chambre donnera sur un grand jardin; et si elle veut sortir, elle aura du moins, pour hâter sa guérison, l'air et la vue de la campagne, qui sont souvent un excellent remède.

La proposition inattendue du général embarrassa Georges. Que dirait-on chez lui au sujet de cet inconnu intervenant tout à coup et se substituant à la famille? D'un autre côté, si l'on installait sa tante rue Quincé, pouvait-il compter sérieusement sur sa mère pour soigner Mme de Plœrnel? Intérieurement non. L'influence de ses sœurs serait mauvaise; elles exciteraient sans cesse leur mère contre Anna, et ce serait un nouveau supplice qu'on infligerait de la sorte à sa cousine.

Georges était juste. Il se reprocha le sentiment d'égoïsme qu'il venait d'éprouver, et, tendant sa main au général, il le remercia et accepta, pour sa cousine, l'hospitalité qu'il offrait à Mme de Plœrnel.

Le général était radieux.

—Si vous le désirez, mon jeune ami, nous irons ensemble à Neuilly voir si tout est bien disposé et vous reviendrez ensuite chercher ces dames. Mlle Anna et sa fidèle Marie feront leurs préparatifs de départ pendant notre excursion. Si j'avais prévu cela, je serais venu dans mon vieux carrosse; mais vous avez votre voiture pour prendre un fiacre, et mes porteurs sont de bons marcheurs, et j'arriverai aussi vite que vous. Auparavant, j'aurai donné des ordres pour que ma voiture se trouve ici dès qu'il s'agira de transporter les dames.

Là-dessus, le général fit signe à ses hommes, et le départ s'effectua tel qu'il avait été combiné.

En attendant le retour de Georges, le docteur alla visiter des malades qu'il avait dans le voisinage, Anna et la vieille servante restèrent seules. La jeune fille était enchantée de la solution apportée par le général. Elle regrettait, néanmoins, le brusque refus qu'elle avait opposé à la proposition de son cousin.

—As-tu remarqué, ma bonne, dit-elle à Marie, combien Georges a paru triste de ce que je n'ai pas accepté son offre? Il était si content d'avoir obtenu cette concession de sa famille!.......Je regrette bien d'avoir gâté sa joie à ce sujet.......S'il allait m'en vouloir.......

—Ne vous tourmentez pas de cela, ma chère petite, vous avez bien assez de chagrins, sans vous en créer d'imaginaires. Votre cousin a parfaitement compris votre refus. Madame sera supérieurement à la campagne; j'ai idée que nous allons en finir avec les jours malheureux.... Il est donc bien riche, votre général, pour avoir un hôtel au parc Monceau, une propriété à Neuilly, un carrosse et tant de domestiques?

—Je n'en sais rien; il n'a jamais parlé de sa fortune. La retraite d'un général doit donner une certaine aisance, et ses domestiques sont d'anciens soldats qui doivent peu lui coûter.

—Enfin, c'est toujours un brave homme!

Et tout en devisant, Marie emplissait une grande malle et finissait ses préparatifs de départ.

La malade était calme; la nouvelle potion du docteur lui donnait un bon repos. Anna en fit la remarque.

—Quand je vous ai dit que nous la sauverions!.... reprenait Marie; et comme elle va être contente de revoir des arbres! Elle se croira en Bretagne, dans son vieux manoir de Kermanec!

Tout en parlant, le temps s'écoulait.

Georges revint. Sa physionomie était joyeuse. Le général l'avait séduit en lui parlant d'Anna et en provoquant ses confidences. Il lui avait fait l'aveu de son amour pour sa cousine, et le général avait promis de l'aider de tout son pouvoir dans la réalisation de ses projets. Suivant Georges, sa tante serait admirablement installée: la maison de campagne était meublée avec confortable et avec luxe.

Le général était, décidément, un grand magicien; son instinct lui avait fait deviner une certaine méfiance que Georges ne savait pas dissimuler. Il s'était aussitôt attaché à dissiper celle-ci. En peu de mots, le général avait mis au courant de ses chagrins son nouvel ami. Il lui avait raconté ensuite sa rencontre avec les dames de Plœrnel, et fait part de son attachement pour elles.

Georges l'avait écouté avec intérêt, et ces deux hommes, dont l'un commençait la vie et l'autre l'achevait, avec la sérénité du soldat qui a toujours vaillamment fait son devoir, avaient spontanément ressenti l'un pour l'autre une vive affection.

—Êtes-vous prête, Anna? dit Georges à celle-ci; les porteurs du général vont monter et installer ma tante dans la voiture qui stationne à la porte. Le général nous attend à Neuilly; il veut vous faire les honneurs de ce qu'il appelle modestement sa petite maison de campagne. Vous aurez un bon air; vous aurez un beau jardin, un parc, des fleurs en profusion.

—Je suis prête, dit Anna. Le docteur a promis de revenir. Il tient à assister au transport de ma mère et à veiller lui-même sur elle pendant le trajet.

—Excellente pensée de sa part. Attendons. Si vous aviez vu quel excellent homme est notre ami le général! Il aurait fallu le voir à Neuilly, se faisant porter du bas en haut de sa maison et pourvoyant lui-même à tout pour l'installation de notre chère malade ainsi que pour la vôtre.

—Voilà le docteur, annonça en ce moment Marie. Je reconnais son pas.

En effet, le docteur arrivait en toute hâte, et regardant sa montre;

—Je ne suis pas en retard, dit-il à Georges, c'est vous qui êtes en avance, mon cher monsieur. J'ai vu la voiture en bas et je suis monté en courant. Vous avez bien fait de ne pas toucher à ma malade; je craignais qu'il ne vous fût venu l'idée de l'habiller, et je l'aurais trouvée dans un état de crise qui m'eût beaucoup contrarié. Je vous demande cinq minutes, c'est assez pour que le remède que j'apporte produise son effet. Ce temps écoulé, nous n'aurons à craindre aucune lutte. Nous allons transporter la malade endormie et elle s'éveillera dans sa nouvelle maison.

Le docteur tira une fiole de sa poche, s'approcha de Mme de Plœrnel, lui en fit respirer le contenu. La malade ferma aussitôt les yeux et s'endormit tranquillement. Aidé par l'infirmier, le docteur l'enveloppa dans ses couvertures, et tous deux la descendirent.

Les voisins ouvraient leurs portes, curieux d'entrevoir celle qui les avait épouvantés. La voyant inerte et pâle, ils la crurent morte.

—La pauvre dame, c'est fini, disaient certains. Elle est déjà comme morte; ce n'était plus la peine de la faire partir.

Ces gens se turent cependant à la vue d'Anna et de sa servante; mais une voisine plus hardie s'informa et demanda à Marie pourquoi on ne laissait pas ce pauvre cadavre reposer en paix dans le lit où elle avait tant souffert.

—Oh voyez-vous que ma maîtresse soit comme morte? dit la servante indignée. Nous partons pour la guérir plus vite, et le docteur nous répond de la sauver.

—Que Dieu conserve sa mère à cette jeune demoiselle! reprit la voisine confuse.

Quand Anna et Marie arrivèrent dans la rue, la malade était déjà installée. Elles prirent place à côté d'elle, et la voiture partit au grand trot. En un quart d'heure, on arriva à la grille de la propriété du général.

Cette grille était loin du château, vieux château ayant été jadis une splendide demeure de grand seigneur, et que le général avait fait réparer à grands frais pour lui servir de pied à terre. Il y avait un parc ombragé de si grands arbres qu'on eût dit un pan de forêt tout entier.

La voiture franchit rapidement la distance du parc au château, et Anna aperçut ce que le général appelait sa maison de campagne.

Dès l'arrivée, on coucha Mme de Plœrnel dans un grand lit préparé à l'avance; la chambre donnait sur un magnifique jardin.

Anna, étonnée de ce luxe qui l'entourait, était confuse. Le général si riche lui en imposait; elle avait été au-devant de son amitié, prise de pitié pour ce vieillard infirme qu'on promenait dans une petite voiture et dont la figure bienveillante lui inspirait tant de sympathie. Mais maintenant n'allait-il pas s'imaginer qu'on le savait déjà dans cette situation et qu'on avait exploité ses bons sentiments? Cette crainte fit monter le rouge aux joues de la jeune fille.

Le général, qui s'attendait à être tendrement remercié de la peine qu'il s'était donnée, fut intrigué de l'attitude froide et contrainte de sa petite amie. Il se demandait en quoi il avait pu lui déplaire. N'avait-il pas été au-devant de ses désirs? Pourquoi cet air gêné, embarrassé? elle si expansive habituellement.

—Qu'avez-vous, ma chère enfant? Vous paraissez m'éviter, lui dit-il enfin. M'en voulez-vous de m'être ainsi autorisé de votre bonne petite lettre à m'ériger en vieux papa et à user de mon autorité pour qu'on transportât votre mère dans ma maison de campagne? Vous paraissez contrariée. Dites-moi franchement ce qui vous déplaît ici?

—Oh, ce n'est pas cela, mais pas du tout cela, général, dit Anna, toute rouge; seulement, quand je vous ai écrit, je ne savais pas, non, je ne savais pas que vous étiez si riche, sans cela je n'aurais jamais osé le faire.

—Et pourquoi? reprit le général, qui ne saisissait pas encore la pensée de l'enfant. En quoi ma situation de fortune peut-elle modifier la bonne sympathie que vous avez bien voulu me montrer à notre dernière rencontre au Bois, et dont vous m'avez donné une seconde preuve en m'appelant à vous pour partager votre douleur?

—Pardonnez-moi, général, je ne suis qu'une sotte et une orgueilleuse et vous êtes meilleur que moi. Votre richesse m'a épouvantée; je me disais que je n'oserais plus vous dire comme autrefois combien je vous aime et combien je vous suis reconnaissante de toutes vos bontés.

—Chère et adorable enfant, si vous saviez comme je comptais peu sur ma fortune et comme elle m'était indifférente dans ma vie d'isolement! Aujourd'hui, seulement, j'ai éprouvé une sorte de contentement de ma richesse, en pensant que rien ne manquerait à votre bonne mère pendant sa maladie. Ma situation ne m'a pas empêché de perdre mon [illegible] faute et d'avoir mes deux jambes amputées. Ne me faites donc pas un crime de cela et conservez-moi votre affection; j'y tiens plus qu'à la fortune, croyez-le bien.

—Comment ne vous aimerais-je pas, général, je vous aimais déjà avant que le malheur ne m'eût atteinte! Aujourd'hui, je sens que je vais vous devoir la vie de ma mère. Chassées de chez nous, où serions-nous maintenant, si votre tendresse n'était venue au secours de notre détresse?

—Et votre cousin, ma chère Anna, n'était-il pas avec vous? Ne vous exagérez rien: ce que je suis trop heureux de faire, Georges l'eût fait à ma place. N'a-t-il pas mis l'hôtel de sa famille à votre disposition?

—Cela m'eût bien coûté, général, et je n'aurais pas eu le courage d'accepter l'hospitalité de Mme de Marcilly. Je suis condamnée, je le crains, à causer une grande douleur à Georges, et il vaut mieux que les choses se soient arrangées ainsi.

—Et quelle douleur pouvez-vous donc causer à ce brave garçon? dit le général avec inquiétude; ne répondez-vous pas à l'affection qu'il vous a vouée?

—Si je pouvais me choisir un mari, je n'en voudrais pas un autre que mon cousin. Et cependant, je ne serai jamais sa femme.

—Et pourquoi, ma chère enfant? Votre cousin est un charmant garçon; il a un avenir excellent, il suit une carrière honorable. Il vous rendra heureuse, j'en suis convaincu.

—C'est aussi mon avis, général, mais vous ne pensez pas à sa famille. Ma tante et mes cousines sont vaines et orgueilleuses; elles ne pardonneraient pas à leur fils et à leur frère de vouloir m'épouser. Non, ma mère n'a déjà été que trop humiliée et elle ne le sera plus. Mes projets sont arrêtés; nous irons vivre en Bretagne, à la campagne, la vie n'y est pas chère, notre petit avoir nous suffira. Je ne vous savais pas si puissamment riche, général, et je pensais que vous viendriez peut-être augmenter notre petite colonie. La récompense de mon sacrifice eût été de vous rendre heureux, ma mère et vous; c'était par égoïsme que je vous désirais. Je ne vous dissimule pas que c'est pour moi une grande douleur de renoncer à mon cousin, et je me disais: "Je cacherai à ma mère mes souffrances, mais le général sera mon ami, mon père, et dans mes heures de faiblesse, il me remontera le moral et saura me consoler un peu."

Le général, touché jusqu'aux larmes de la naïve confidence d'Anna, l'attira à lui et l'embrassa sur le front.

—Chère enfant, lui dit-il, vous me rendez heureux en adoptant un pauvre vieillard comme moi, et si jamais vous partez, j'irai vivre en Bretagne comme vous, je le veux bien; mais nous n'en sommes pas encore là. Songez que si la Providence nous envoie la souffrance elle nous donne aussi des heures de joie en compensation. Ainsi, voyez ce qui m'arrive: j'étais seul, abandonné, vivant de la compagnie de mes domestiques, et je vous ai rencontrées, votre mère et vous, et mon pauvre cœur éteint est sorti de ses cendres. J'ai entendu ce jour-là une voix qui me disait: "Allons, vieillard, sèche tes larmes, voici l'heure de la revanche. Je te mets en présence de deux anges que tu aimes et qui ne seront pas des ingrates." On serait tenté de croire la bonté de Dieu même. Il nous envoie des malheurs qui nous semblent écrasants, mais il a un but. La folie de votre pauvre mère en est l'exemple; ce malheur va être le véritable lien de notre vie de famille, il m'a permis de venir à vous, de vous offrir cette maison où vous ne seriez pas venue sans ce douloureux événement. Il a fallu que vous y fussiez contrainte et forcée par les circonstances, n'est-ce pas, petite orgueilleuse? Je vais joindre à notre bon docteur les meilleurs spécialistes, afin de guérir au plus vite notre chère malade, et une fois la guérison venue, je vous conseillerai aussi mes projets, car vous n'avez pas été seule à en forger, mademoiselle!.... Si vous ne les agréez pas vous-même, je me conformerai aux vôtres, et nous irons vivre en Bretagne.

Anna courut à son vieil ami, le remercia avec effusion et alla ensuite rejoindre Georges et le docteur auprès de sa mère.

Celle-ci se réveillait; ses yeux se fixèrent un instant sur sa fille qui pleurait. Un éclair d'intelligence traversa le cerveau de la malheureuse folle, qui prononça distinctement le nom d'Anna.

—Elle m'a reconnue! s'écria la jeune fille. Vous avez bien entendu, n'est-ce pas? Elle a prononcé mon nom. Mère, bonne mère, tu es mieux, n'est-ce pas? Dis-moi que tu es mieux....

Mme de Plœrnel resta silencieuse.

—Laissons-la, mademoiselle, et ne la fatiguons pas, fit observer le docteur. J'étais loin de m'attendre à une amélioration aussi prompte.

On se réunit peu après pour le dîner. Georges et le docteur avaient été invités. Pour la première fois depuis la maladie de sa mère, Anna oublia les émotions cruelles qu'elle avait ressenties. On causa intimement. Le docteur raconta ses luttes pour la vie. Il était le fils d'une pauvre veuve qui avait fait les plus grands sacrifices pour lui donner de l'instruction et lui ouvrir une carrière honorable. Le jeune étudiant avait souvent dîné d'un morceau de pain, tantôt donnant une répétition, tantôt mettant à jour une comptabilité; mais il avait gagné enfin tous ses diplômes. Alors étaient venus le souci de se créer une clientèle, la recherche du premier malade parfois introuvable. Et il ne l'avait rencontré qu'en descendant lui-même dans la rue, épiant le long de celle-ci ou à l'angle du carrefour l'accident qui lui permettrait d'intervenir en faveur de quelque humble victime attendant le secours du premier venu.

—Et ce client devait me venir ainsi! s'écria le docteur sans fausse honte. Un jour, boulevard de Courcelles, à l'angle de la rue Lévis, une nourrice, tenant un enfant dans ses bras, fut renversée par l'omnibus Bastille-Wagram. La pauvre femme fut grièvement blessée; l'enfant, qu'elle avait eu la présence d'esprit de jeter de côté, ne fut que contusionné. Je soignai cette malheureuse ainsi que le poupon. Moi-même je rapportai l'enfant à sa mère. Je laisse à penser la reconnaissance des parents, qui me prirent aussitôt pour médecin. Ils furent mes premiers clients; les autres vinrent ensuite. Ceux-là m'avaient porté bonheur.

Dès ce moment, le docteur avait fait venir sa vieille mère avec lui, et pour lui rendre la vie plus douce, pour se consacrer à elle et à ses malades exclusivement, il renonça à se marier. Il était heureux ainsi, heureux de vivre pour faire du bien chaque fois que l'occasion s'en présentait, parce qu'il avait éprouvé que faire le bien porte bonheur.

A la suite, on causa art et littérature. Le général, très instruit, étonna et charma ses convives par sa grande érudition. Anna comprenait tout ce qu'il disait, et les choses les plus abstraites ne la déconcertaient en rien. D'un mot elle montrait le goût qu'elle avait pour les choses sérieuses. Ses remarques fines, spirituelles enchantaient le vieux général; il était orgueilleux d'Anna comme si elle eût été bien véritablement sa fille. Georges admirait sa cousine et l'adorait encore davantage en songeant à la différence qu'il y avait entre elle et ses sœurs, auxquelles il n'avait jamais entendu parler que chiffons et futilités.

Le dîner était excellent et les convives lui firent honneur. Cependant, comme tout a une fin, il fallut se lever de table. On retourna dans la chambre de Mme de Plœrnel, qui dormait d'un profond sommeil.

—C'est surprenant, dit le docteur, et puisqu'elle dort si bien, il faut que Mlle Anna se repose toute la nuit. Elle est très fatiguée; or, je lui ordonne de se reposer à son tour.

Le général, pour donner plus de sécurité à sa jeune amie, ajouta:

—Mon domestique se connaît en maladies; il m'a soigné admirablement autrefois; il va rester, avec le gardien, auprès de Mme de Plœrnel. De cette façon, la vieille Marie ira dormir auprès de sa jeune maîtresse. Mon ami Georges va conduire Mlle Anna à son appartement.

La chambre de la jeune fille était séparée de celle de sa mère par un large couloir. Le général et Georges avaient choisi cette pièce avec intention, afin qu'Anna pût se reposer sans entendre les cris de la folle. Il y avait une seconde chambre, communiquant avec celle d'Anna, destinée à sa servante.

Celle d'Anna était une ravissante retraite de jeune fille, toute tendue d'étoffe de soie légère, avec de jolis meubles en bois laqué; quelques pastels de maîtres et des bibelots précieux complétaient la décoration.

—Je crois que cette nuit nous dormirons tranquilles, dit Georges, qui avait accompagné sa cousine jusqu'à la porte. Le docteur est satisfait de sa malade, et il espère pouvoir répondre bientôt de la guérison.... Bonsoir, Anna, bonsoir, Marie, et à demain.

La jeune fille tendit la main à son cousin, qui y déposa un long et tendre baiser. Rougissante, elle lui dit bonsoir à son tour et se retira aussitôt.

Avant de regagner Paris, le général, Georges et le docteur tinrent conseil. Le docteur insista pour que deux spécialistes lui fussent adjoints en vue d'une consultation. Il tenait ainsi à mettre sa responsabilité à couvert et à hâter, si c'était possible, la guérison tant souhaitée de la malade.

Georges et le général ne pouvaient qu'approuver ce projet. On laissa le docteur libre de s'adjoindre ceux des aliénistes en renom qui lui inspireraient le plus de confiance et d'arrêter, sur leur avis, le mode de traitement qui conviendrait le mieux.

XIX

Bien que Georges eût évité d'accuser sa mère, M. de Marcilly, après le départ de son fils, se souvint des attaques dont les dames de Plœrnel avaient été l'objet chez lui. Instinctivement, il se demanda si sa femme et ses filles n'avaient pas été pour quelque chose dans l'affreux malheur survenu.

Toujours en lutte avec ces dernières, M. de Marcilly avait pris le parti de vivre en dehors des siens et de ne se rencontrer avec eux qu'aux heures des repas. Cherchant un refuge dans le travail, il vivait sans cesse absorbé par les chiffres et les combinaisons. Grâce à son sens pratique, à la sagesse de ses opérations, à sa droiture commerciale, il s'enrichissait chaque jour davantage; mais les satisfactions qu'il retirait de ce côté ne compensaient pas l'amertume causée par le vide de ses affections.

Ce qu'il eût aimé par-dessus tout, c'était la vie de famille dans un intérieur calme et affranchi de toutes les turbulences dont sa femme et ses filles aggravaient chaque jour la fatigue et l'obsession. Ah! pourquoi ses filles ne ressemblaient-elles pas à cette petite Anna, sa nièce, qu'il n'avait fait qu'entrevoir, et chez laquelle il était aisé de discerner tant de bonnes qualités? Et maintenant quel épouvantable malheur venait fondre sur cette enfant, si belle et si seule, à l'âge où la vie n'est qu'un enchantement pour une jeune fille! Mais cette catastrophe soudaine, comment se l'expliquer? comment était-elle venue? qui l'avait provoquée?

—On me cache quelque chose, pensait M. de Marcilly. Georges n'a pas voulu tout me dire; il y a pour moi un mystère là-dessous que je veux éclaircir. Si mon fils ne ramène pas ses parentes, ainsi que je lui ai recommandé de le faire, c'est qu'il y aura un empêchement moral qu'il est de ma dignité de connaître. J'irai moi-même m'en informer auprès d'Anna; en même temps, je prendrai les dispositions que nécessite l'état de sa malheureuse mère. Qui m'eût dit que celle-là deviendrait folle? Elle si douce, si bonne; elle si calme; si résignée!....

De son côté, Mme de Marcilly est tout aussi préoccupée et nerveuse que peut l'être son mari. La trahison de M. de Pontbriand, que lui a révélée Georges, a été un coup cruel pour ses joies et ses illusions. Elle se sent une envie démesurée de lui exprimer tout son mépris pour un tel procédé, quand il viendrait, selon sa coutume, faire sa cour à sa fiancée; mais un sentiment de prudence lui crie de s'abstenir à cet endroit. Ne faut-il pas craindre le désespoir de Marie, lui épargner les crises auxquelles elle est sujette?

La maladie de sa belle-sœur est une source non moins vive de tourments pour Mme de Marcilly. Si Anna accepte l'invitation qu'on lui a faite, comment Marie et Irma supporteront-elles sa présence sous le même toit? Ne serait-il pas bon de les préparer à ce voisinage et de prévenir quelque nouvelle explosion de rancunes?

Au résumé, Mme de Marcilly ne s'avoue en aucune façon qu'elle a fait beaucoup de mal et qu'elle doit le réparer. Non, elle se retranche dans son égoïsme pour se plaindre elle-même et déplorer la situation où elle se trouve. Selon toute probabilité, Georges va arriver avec sa tante et sa cousine, il n'y a donc pas de temps à perdre. Mme de Marcilly fait un effort sur elle-même et se décide à aller prévenir ses filles.

Irma et Marie, toutes deux, étendues paresseusement sur leurs chaises longues, lisent la *Vie Parisienne* et le *Gil Blas*; de temps en temps, elles interrompent leur journal pour causer.

Marie est de bonne humeur et prend des poses languissantes; elle laisse espérer à Irma que, dans le monde du Faubourg, auquel elle va appartenir, elle trouvera pour sa sœur un homme d'une naissance égale à celle de Gontran, et toutes deux bientôt appartiendront à la haute noblesse.

—Dès que je serai mariée, dit Marie, nous irons passer notre lune de miel au château de Gontran. On nous recevra comme les seigneurs du pays, en dressant des arcs de triomphe; les jeunes filles jetteront des fleurs sur notre passage; on prononcera des discours, et le soir nous donnerons un souper et un bal à nos fermiers. Il n'y a que la noblesse qui vaille vraiment quelque chose....

Mme de Marcilly, en entrant, interrompit ce colloque.

—Vous paraissez joyeuses, mes enfants, dit-elle, et vous êtes loin de vous douter de la tuile qui nous arrive.

—Cela ne concerne en rien M. de Pontbriand, au moins? interrogea impétueusement Marie.

—Non, rassure-toi, il s'agit de ta tante de Plœrnel. Elle est devenue folle, folle à lier. Les voisins ne veulent pas supporter ses cris et ton père a chargé Georges d'aller chercher ta tante et ta cousine pour les installer dans la partie inhabitée de notre maison.

—Mon père est encore plus fou que Mme de Plœrnel! s'écria Marie. S'il veut faire de la générosité, qu'il fasse soigner cette femme dans une maison de santé; notre hôtel n'est pas un hôpital.

—Enfin, ma mère, dit à son tour Irma, vous êtes maîtresse chez vous; mon père n'a pas le droit de nous imposer une folle. Et, d'un autre côté, Anna vivrait avec nous, mangerait à notre table?.... Avez-vous songé à tout cela?

—Ma sœur a raison, reprit Marie, Anna est une coquette qui a déjà failli me faire rompre mon mariage; si elle se retrouve tous les jours en présence de M. de Pontbriand vous verrez que ce sera quelque nouvelle histoire. Dites à mon père que vous ne voulez pas recevoir votre belle-sœur et qu'il n'a plus à insister à cet égard.

Mme de Marcilly ne se dissimulait pas que les craintes de Marie avaient un certain fondement, mais comment renvoyer les dames de Plœrnel si elles arrivaient avec Georges? Son embarras était grand; elle ne savait à quel saint se vouer.

M. de Pontbriand, heureusement, vint faire diversion et coupa court aux lamentations de Marie et d'Irma. Mme de Marcilly, malgré ses griefs, trouva qu'il ne pouvait intervenir plus à propos.

La tenue de Gontran est des plus correctes; son œillet blanc à la boutonnière lui donne un air de jeune beau tout à fait intéressant. Marie se soulève de sa chaise et contemple son fiancé avec ravissement. Et d'un ton d'enfantine mutinerie, elle le gronde tendrement:

—Vous arrivez tard, aujourd'hui. Dites-moi vite la cause, afin que je ne vous fasse pas une scène de jalousie.

—Jalouse, ma chère amie, quand je suis le plus heureux des hommes, je vous défie de l'être. Je vous jure une fidélité telle, qu'il vous sera impossible de douter de ma tendresse. Je n'aurai, du reste, aucun mérite à cela, car je vous aime profondément et depuis longtemps.

—Et cependant, dit Marie, je n'ai pas oublié votre brusque départ un jour.....

—Enfant que vous êtes!.... C'était encore une preuve de mon amour pour vous, contre votre fortune qui me semblait être un obstacle à mes vœux. Par crainte de ne pas être compris de vous, j'essayai ce jour-là de reprendre possession d'un moi qui ne m'appartenait plus, et ce fut en vain. Quand je vous ai vue prendre en tragique l'action banale d'offrir mon bras à votre tante, j'éprouvai une joie délirante, car je compris alors que vous m'aimiez aussi, puisque vous aviez daigné être jalouse de cette petite poupée nulle et insignifiante.

Marie était dans le ravissement, mais Mme de Marcilly était effrayée de l'hypocrisie de son futur gendre.

—Le misérable! murmurait-elle. Si Georges ne m'avait assuré avoir la lettre et avoir porté lui-même la réponse de sa belle-sœur à un bureau de poste, je croirais vraiment qu'il est sincère et je prendrais pour argent comptant toutes les fadaises qu'il débite. Comment ne pas trembler pour l'avenir de ma pauvre enfant? J'aurai ma revanche. Il épousera Marie, mais il ne disposera pas de la dot, et le jour du contrat je jouirai à mon tour de la déception qui attend ce bel enjôleur.

—Savez-vous, monsieur de Pontbriand, ce qui nous pend à l'oreille? dit Irma.

—Quoi donc? demanda Gontran.

—Ma tante de Plœrnel est devenue folle, et mon père veut la recueillir dans notre maison.

—Mme de Plœrnel folle! s'écria Gontran, abasourdi par cette nouvelle. Comment cela est-il arrivé?

—Il paraît que les causes ne lui ont pas manqué, reprit d'un air pincé Mme de Marcilly, qui grillait de lancer une sottise à son gendre. Ce sont des lettres rogues qui sont la cause de sa maladie.

En disant ces mots, Mme de Marcilly regardait fixement Gontran.

Celui-ci pâlit. Marie n'avait pourtant aucun soupçon, mais sa mère avait dans sa physionomie une expression de sarcasme qui le fit réfléchir. "Saurait-elle quelque chose?" se demanda-t-il. Il paya d'audace, et se rangeant à l'opinion qui devait être celle de sa fiancée, il répondit:

M. de Marcilly n'a sans doute pas réfléchi aux dangers que présenterait un semblable voisinage. On se garde d'habitude d'ouvrir à deux battants ses portes aux gens atteints de folie. Les cris des fous sont inquiétants, et sensible et nerveuse comme l'est Mlle Marie, je trouve bien imprudent de l'exposer à des émotions qu'on pourrait lui éviter.

Les heures s'écoulaient et Georges ne revenait pas. L'heure du dîner sonna; Georges n'était pas encore rentré. Que se passait-il donc là-bas? L'inquiétude talonnait Mme de Marcilly.

—Ce retard prouve qu'on accepte, pensait-elle. On attend sans doute que la nuit soit venue pour transporter la folle. Décidément, la mauvaise chance me poursuit.

A table, M. de Marcilly s'informa si l'on avait des nouvelles de Georges.

Sa femme lui exprima alors la crainte que son fils n'eût attendu la nuit pour amener Mme de Plœrnel.

—Vous désirez donc qu'Anna refuse notre invitation?

—Certes! et pour beaucoup de raisons qui me sont venues après le départ de notre fils.

—Lesquelles?

—Est-ce prudent pour nos filles, je vous le demande, d'avoir une folle chez nous? Elles sont nerveuses, et Mme de Plœrnel peut les épouvanter.

—Je suppose, répondit M. de Marcilly, que l'impatience commençait à gagner, que mesdemoiselles mes filles ont assez de cœur pour laisser de côté leurs nerfs et leur sensiblerie. C'est un devoir pour elles de soigner leur tante. Anna, beaucoup plus jeune que ses cousines, soigne sa mère sans s'inquiéter si sa santé en souffrira.

—Ce que vous dites n'a pas le sens commun, mon ami. Il est tout naturel que ma nièce soigne sa mère. Nos filles en feraient autant pour nous, mais je ne vois pas la nécessité de prendre Mme de Plœrnel quand nous pouvons la placer dans une maison de santé. En accueillant ainsi ces dames, nous rendrons encore plus étroits les rapports de Georges avec Anna, et tout cela finira par une demande en mariage. Je vois venir cela du côté de notre fils.

M. de Marcilly adorait son fils et avait placé sur lui toutes ses espérances de famille. Il aimait bien sa nièce, il appréciait sa beauté, ses talents, son charmant caractère, mais son affection pour elle n'allait pas jusqu'à désirer que Georges l'épousât. Si l'établissement de ses filles lui importait peu, celui de son fils était son rêve constant. Ambitieux pour lui, il désirait qu'il se mariât dans une famille puissante, qui le ferait avancer rapidement dans une carrière qui s'ouvrait déjà sous de brillants auspices.

Mme de Marcilly avait touché juste. Son mari hocha la tête et ne prononça plus une parole.

Après le dîner, on passa au salon. M. de Marcilly, tourmenté au sujet de Georges, ne remonta pas chez lui.

Le roulement d'une voiture, qui s'arrêta devant l'hôtel, causa une émotion générale.

Gontran, plus que les autres encore, était surexcité à la pensée de voir apparaître Anna.

Mme de Marcilly se précipita à la fenêtre.

—C'est Georges! dit-elle, et il n'est pas seul!

Irma et Marie pâlissent de rage.

—Le voilà qui descend.....Il parle aux personnes restées dans la voiture.... Georges donne des poignées de main.... Décidément il ne ramène pas ces dames! s'écria-t-elle en poussant un soupir de soulagement.

Un instant après, Georges entra. Il alla directement à son père.

—Eh bien! dit M. de Marcilly, tu ne ramènes pas ta tante?

—Non, mon père. Votre proposition n'a pas eu l'assentiment du docteur; il veut que ma tante soit soignée à la campagne, loin de tout bruit. Il s'est trouvé là, justement, le général Morand, un excellent homme, un vieil ami de Mme de Plœrnel, qui a proposé une villa qu'il possède au parc de Neuilly, ce qui a été accepté à l'unanimité. Ma tante est installée dans une habitation très confortable; nous ne pouvions désirer rien de mieux pour elle.

—Qui est-ce ce général Morand qui arrive si à point? demanda Mme de Marcilly.

Georges trouva inutile de raconter comment sa tante l'avait connu. Dans ce milieu malveillant et hostile, la médisance frisait de si près la calomnie qu'il se tint sur ses gardes.

—Le général Morand, reprit-il, est un vieillard de soixante-dix ans environ, amputé des deux jambes, un homme que chacun doit être honoré de connaître. Ma tante et ma cousine ne seront pas compromises en acceptant son hospitalité.

—Et cet amputé s'est fait transporter au troisième étage de Mme de Plœrnel? demanda avec une ironie méchante Mme de Marcilly.

—Le général, en cette circonstance, a montré on ne peut plus de tact et de bonté. Je vous le livre comme exemple, ma mère. Dès qu'il a su le malheur arrivé à ma tante, il a tenu à cœur d'accourir lui-même. Et pour cela, il a dû se faire transporter. C'est spontanément qu'il a offert sa maison de campagne; lui-même a voulu être présent à l'installation, à laquelle on a procédé immédiatement, avec le concours du docteur. Il serait vraiment à désirer qu'on se soutînt un peu plus dans notre famille et qu'on ne laissât pas ainsi un étranger l'emporter sur nous d'une façon humiliante sous le rapport du cœur et de la générosité.

Mme de Marcilly se mordit les lèvres. L'allusion de son fils était directe et l'atteignait personnellement.

M. de Marcilly, ému des paroles de Georges, lui serra la main et lui dit:

—Demain, je t'accompagnerai chez ta tante. Je veux remercier moi-même le général de sa bonne action.... A quelle heure nous donnons-nous rendez-vous.

—A trois heures, père, si cette heure te convient.

—C'est convenu! répondit M. de Marcilly.

Alors seulement Georges aperçut M. de Pontbriand, qui se dissimulait à l'écart.

—Bonsoir! lui dit Georges assez froidement. Tu m'excuseras, mon cher, d'avoir tout d'abord rendu compte à mon père de la mission dont il m'avait chargé.

—Y a-t-il un peu d'amélioration dans l'état de Mme de Plœrnel? se crut obligé de demander M. de Pontbriand.

—Il semblerait que l'air de la campagne ait produit sur ma tante un bien-être immédiat. Elle est au mieux installée et au mieux surveillée. Il y a auprès d'elle, en outre d'Anna et de sa vieille servante, un gardien éprouvé et un vieux soldat en qui le général a toute confiance.

—On n'en ferait pas davantage pour une reine, dit Mme de Marcilly. C'est à peine si, avec notre fortune, nous serions en droit d'être ainsi entourés.

—Si ma tante a eu et a encore des ennemis acharnés qui ne désarment pas devant la catastrophe qui l'a atteinte, dit Georges avec intention, son honorabilité et l'estime qu'elle inspire lui ont donné quelques amis fidèles qui la soutiendront envers et contre tous.

—Je ne lui connaissais pourtant pas d'autres relations que les nôtres, et ce monsieur Morand qui arrive si à propos me paraît une relation bien précieuse, qui a dû venir souvent en aide à ma belle-sœur.... en tout bien, tout honneur, s'empressa d'ajouter Mme de Marcilly, troublée, devant le regard dur et hautain que lui lança son fils.

—Vous feriez bien mieux, reprit sèchement son mari, de soigner votre malheureuse parente que de vous livrer à des commentaires, qui n'atteignent même pas le but que vous visez, et qui ne vous feront pas passer à coup sûr pour une femme bonne et indulgente.

En disant ces mots, M. de Marcilly quitta brusquement le salon.

Gontran, très intrigué, au sujet du bienfaiteur inconnu de Mme de Plœrnel, n'osait questionner Georges. Anna était au parc de Neuilly, il en savait assez pour découvrir lui-même la villa qu'elle habitait et pour poursuivre, là comme ailleurs, la réalisation du secret dessein que lui avait inspiré sa passion comprimée.

Il prit congé des dames de Marcilly et se retira.

Dans le trajet qu'il avait à faire pour se rendre chez lui, il réfléchit au moyen de se procurer des renseignements précis sur le général. Tous les vieillards à Paris ne sont pas également estimables, et M. de Pontbriand était tenté de prendre le général Morand pour quelqu'un de ces libertins qui cachent leurs vices sous des dehors de charité. Mme de Plœrnel avait été vraisemblablement la complice de ce vieux débris et, après la mère le tour de la fille ne manquerait pas de venir.

M. de Pontbriand se disait tout cela, mais il ne parvenait pas à s'en convaincre, car la haine ne l'aveuglait pas au point de lui faire prendre les dames de Plœrnel pour des misérables. Ce qui l'exaspérait particulièrement, c'était de songer qu'Anna, très certainement, devait aimer Georges. Et son amour à lui, amour plein de fièvre, avait été dédaigné, repoussé. En sorte que, pour assouvir sa passion, il se voyait forcé de recourir au plus abominable forfait. Mais le sort en était jeté, il irait jusqu'au bout de sa tâche maudite: il avilirait, il souillerait cette beauté rayonnante, et nulle puissance humaine n'entraverait l'accomplissement de son odieux dessein. Et l'amour d'Anna pour son cousin ne faisait qu'exaspérer l'amour plein de haine que ressentait Gontran, pareil à un feu qui dévore. Il la posséderait coûte que coûte, cette jeune fille, et il serait vengé. Anna n'appartiendrait à Georges qu'après avoir été flétrie, avilie!....

M. de Pontbriand rentra chez lui avec la ferme volonté d'agir au plus tôt et pour cela de se mettre dès le lendemain au courant des faits et gestes du nouveau protecteur des dames de Plœrnel.

XX.

La malade a passé une excellente nuit. Veillée par ses deux gardiens, elle reposa tranquillement. A son réveil, elle observe les objets qui l'entourent; elle se sent dans un milieu inconnu et s'en inquiète.

—Anna, Marie, où êtes-vous? a-t-elle dit avec un certain effroi. Qu'a-t-on fait de ma fille? Où suis-je?

—Ma bonne dame, répondit le vieux troupier, ne vous tourmentez pas. Mademoiselle votre fille repose, et mon général m'a ordonné de ne la faire appeler qu'en cas où vous seriez plus malade, chose qui n'est pas, grâce à Dieu. Laissez encore dormir cette belle demoiselle. A son réveil, elle ne manquera pas de venir.

Tout en lui expliquant ainsi l'absence de la jeune fille, le vieux soldat versa quelques cuillerées d'une potion que Mme de Plœrnel avala docilement. Elle se rendormit.

Anna, de son côté, s'éveilla vers six heures. Quand elle vit le soleil qui dorait les tentures de sa chambre, elle crut continuer un beau rêve et pendant quelques secondes, les yeux grands ouverts, elle admirait sans comprendre encore. Puis ses idées devinrent nettes.

—Marie! appela-t-elle.

—Me voici, ma bonne petite, répondit la vieille femme, déjà habillée, et qui restait prisonnière dans sa chambre pour ne troubler le repos de personne.

—Oh! quel bonheur! Tu es déjà prête. Cours savoir des nouvelles de ma pauvre mère. Mon Dieu! pourvu qu'elle n'ait pas eu de crise!

Son cœur se serra à la pensée que, peut-être, sa mère se débattait à ce moment sous l'étreinte de ses gardiens.

Marie, aussi pressée qu'Anna d'avoir des nouvelles de sa maîtresse, courut à la chambre de Mme de Plœrnel et reparut chez Anna avec une figure rayonnante.

—Dieu est avec nous! ma chère demoiselle. Votre maman dort et ne s'est réveillée qu'une fois; elle a déjà repris bonne mine. Quelle différence entre hier et aujourd'hui!

Anna, joyeuse de cette bonne nouvelle, passa rapidement une robe de chambre afin de constater que sa vieille servante n'avait pas exagéré le mieux qu'elle affirmait.

La pauvre petite, à la vue de sa mère, si calme et si reposée, éprouva une émotion indicible, et, à genoux auprès du lit de Mme de Plœrnel, elle pleurait, priait, remerciait Dieu d'avoir eu pitié d'elle en lui conservant sa mère. C'était bien la guérison, la vie qui se manifestait presque miraculeusement.

Le vieux soldat tortillait sa moustache: l'émotion d'Anna le gagnait.

—Votre maman est presque guérie, mademoiselle, dit-il; il faut attendre; dans peu de jours, si le mieux continue, elle sera sur pied.

—Et si elle s'éveillait avec sa raison?

—Il ne faut pas l'espérer, mademoiselle; le mal vient vite et s'en va lentement; c'est déjà beaucoup qu'elle ne souffre plus.

Anna ne répondit pas. Depuis la veille, tout tournait tellement en sa faveur qu'elle eût accepté un miracle comme la chose la plus naturelle.

Elle entr'ouvrit les rideaux de la fenêtre de sa mère et fut éblouie. Devant Anna s'étendait un jardin rempli de fleurs; au milieu de ces fleurs, une fontaine, entourée de verdure, jaillissait en gerbe étincelante.

Autour du balcon et des fenêtres s'enroulaient des lianes qui s'élançaient folles, flexibles, pour retomber en guirlandes. La glycine, les magnifiques roses, les clématites embaumées de lilas, tout, enfin, concourait à rendre ce séjour enchanté.

Anna eut un désir fou d'aller s'imprégner de ces splendeurs. Elle descendit au jardin.

Vêtue de blanc, ses longs cheveux noirs dénoués et tombant jusqu'à la ceinture, elle paraissait ravie. De vives couleurs coloraient ses joues.

Elle était jolie, de la sorte, à tomber à genoux devant sa beauté; mais l'enfant l'ignorait, et, le cœur plein de joie, elle parcourait les allées, papillonnant d'un massif à l'autre, aspirant à longs traits cet air embaumé.

La jeune fille jouissait pleinement et sans s'en rendre compte de cette atmosphère de luxe qui l'entourait. Elle éprouvait un tressaillement intérieur et une ivresse indéfinissable. En cet instant, elle avait oublié les tortures infligées à elle et à sa mère; elle songeait à Georges et le désirait.

Tout à coup, le galop d'un cheval s'arrêta devant la grande grille.

C'était lui, c'était Georges, qui venait prendre des nouvelles de la nuit et annoncer à Anna la visite de son père.

Tout est présage quand on aime, et Georges voulait par-dessus tout savoir sa jeune cousine.

Un palefrenier avait pris le cheval du jeune homme. Celui-ci, après avoir traversé le bois, se trouva dans le jardin. Il était de si bonne heure encore que Georges se demandait s'il n'allait pas éveiller les hôtes de la villa.

Au même instant, il aperçut la silhouette blanche de sa cousine par-delà les pelouses. Anna accourut au-devant de lui. Il eut le loisir de l'admirer ainsi, pareille à une apparition divine et resplendissante comme une fleur au milieu de toutes ces fleurs de l'encadrement matinal de ce jardin. Elle était rougissante d'être surprise ainsi en déshabillé, mais sa joie débordait, et Georges, ravi à son tour, lui tendait les bras.

Il la baisa au front, doucement, avec une émotion indicible. Puis, prenant son bras sous le sien, il se dirigea avec elle vers la maison.

—Vous êtes matinale, ma chère Anna, lui disait-il; c'est pour moi une charmante surprise de vous trouver au jardin. Je suis entré sans bruit, presque comme un voleur..... Je vous en prie, ne dérangez pas votre coiffure; vous êtes adorable ainsi.

—Hier, dit Anna, j'étais tellement bouleversée que j'avais à peine entrevu ce magnifique jardin. Ce matin, sous l'influence du beau soleil qu'il fait, la fantaisie m'est venue de respirer le parfum des roses et des lilas, et je n'ai même pas pris le temps de relever mes cheveux.

—Ma tante a-t-elle bien dormi?

—Serais-je ici sans cela, Georges? Dieu merci, elle n'a pas eu de crise, et la nuit a été bonne. Dieu! voyez ce massif de roses comme il est beau! Voulez-vous que je vous décore?

Et, gracieuse, elle cueillit une rose qu'elle passa à la boutonnière du jeune capitaine.

—Cette décoration est aussi précieuse pour moi que le serait la croix d'honneur elle-même, et, dans tous les cas, celle-ci ne me causerait pas plus de bonheur. Maintenant, nous allons, si vous voulez, cueillir un bouquet pour votre mère, et nous le lui porterons ensemble; mais choisissons, autant que possible, des fleurs qui n'aient pas de parfum, afin de ne pas incommoder notre chère malade.

Les deux jeunes gens se mirent alors en quête le long des plates-bandes, allant de massif en massif, arrachant sur leur tige les fleurs qui remplissaient la condition voulue, assemblant, avant de les nouer en bouquet, les [illegible] dénouant leurs pétales.

Anna éprouvait une joie débordante; elle gambadait à la suite de son cousin, dont